

Alexandre, évêque d'Alexandrie, à Alexandre de Constantinople et aux évêques de Thrace.

La passion qu'ont les méchants de s'enrichir et de commander, les porte à rechercher le gouvernement des Eglises qui leur paraissent le plus considérables. Dans cette vue, ils emploient toutes les manoeuvres imaginables pour surprendre la piété et troubler l'Eglise. Secrets instruments du démon, ils sacrifient tout à leur intérêt, et foulent sous les pieds le frein de la crainte des jugements du Seigneur. La nécessité m'oblige à vous découvrir le mal qu'ils m'ont fait : il est bon que vous appreniez à les connaître pour vous précautionner contre leurs artifices, et pour empêcher que de tels hommes ne s'introduisent dans vos diocèses. Egalement audacieux et insinuants, ils prennent tous les masques; sèment l'imposture dans des lettres captieuses et de nature à tromper les simples. Arius et Achillas viennent d'ourdir ensemble leur conjuration. Séduits par l'exemple de l'ambitieux Colluthus, ils ont bientôt surpassé leur modèle. Quand ils ont vu le gain que celui-ci avait fait à trafiquer de la personne de Jésus Christ, par des ordinations faites à l'encan, il leur est devenu impossible de se soumettre aux lois de notre discipline. Alors, se détachant de nous, ils se sont fait des cavernes de voleurs où ils établissent leurs perpétuels conciliabules, vomissant nuit et jour le blasphème et l'imprécation contre Jésus Christ et contre nous, accusant et les institutions apostoliques et tout l'ensemble de la religion. Fidèles imitateurs de la perfidie des Juifs, ils combattent la divinité du Sauveur, alléguant qu'il n'y a rien en lui qui l'élève au-dessus des autres hommes; affectant de nous opposer les passages divers de l'Ecriture qui nous parlent de son humanité sainte, de ses volontaires humiliations, de tout le mystère de son incarnation, pour bâtir là-dessus leur édifice d'impiété; éludant tous ceux qui rendent témoignage à sa divinité sans commencement, et à l'ineffable gloire qu'ils partage avec Dieu son Père. Ils confirment les opinions désavantageuses que les païens et les Juifs ont conçues de Jésus Christ, en supposant comme vrai dans notre religion tout ce qui est le sujet le plus ordinaire de la raillerie de ces peuples. On les voit chaque jour exciter contre nous des émeutes et des persécutions, faire intervenir les magistrats gagnés par l'influence de femmes vouées à l'intrigue, attirer sur la religion chrétienne les plus graves reproches, par la liberté qu'ils donnent à de jeunes femmes de leur parti de se montrer sans nulle pudeur à tous les regards. Cette robe du Sauveur que les bourreaux eux-mêmes avaient épargnée, ils ont eu la criminelle hardiesse de la déchirer. Dès que nous avons connu le dérèglement de leur vie et l'impiété de leur doctrine, bien que nous ne les ayons connus que trop tard, à cause du soin qu'ils ont pris de les cacher; nous les avons chassés tout d'une voix de l'Eglise qui adore la divinité du Fils de Dieu. Irrités de cette sentence, ils ont été se répandre de tous côtés, nous accablant de reproches, portant leurs plaintes auprès de ceux de nos collègues qui nous sont unis de communion, avec l'air de leur demander la paix; essayant, par des paroles flatteuses, de les gagner à leur parti, et de leur insinuer le venin de leur pernicieuse doctrine. Ils s'adressent à eux pour en obtenir des lettres amicales qu'ils produisent, aux personnes qu'ils ont trompées, et qu'ils réussissent à retenir dans les liens de l'erreur en leur faisant croire qu'ils ont des évêques pour complices. Ils se gardent bien de confesser les vrais motifs de la sentence prononcée contre eux, à savoir le scandale public de leur doctrine et de leur conduite. Ou bien ils n'en parlent pas; ou bien, quand ils en parlent, c'est pour envelopper leurs récits d'explications mensongères qu'ils couvrent d'attestations supposées. Voilà connue, grâce à la feinte douceur de leur langage, ils parviennent à abuser de la crédulité des faibles. On souscrit leurs lettres; on les admet à la communion; en quoi ceux de nos collègues qui ont pu leur donner quelque confiance me paraissent étrangement répréhensibles, comme ayant transgressé les saints canons qui nous viennent des apôtres, et fournissant, par d'aussi indiscretes complaisances, de nouvelles armes au démon contre Jésus Christ.

Telles sont, mes très chers frères, les considérations qui m'ont déterminé à ne point perdre de temps pour vous dénoncer ces infidèles novateurs qui débitent qu'il y a eu un temps où le Fils de Dieu n'était pas; que n'ayant point été auparavant, il a commencé; et que quand il a été fait, il l'a été de la même manière que les autres hommes. Parce que Dieu a fait de rien toutes choses, ils comprennent indifféremment le Fils de Dieu dans le nombre tant des créatures raisonnables que de celles qui ne le sont pas, ajoutant, par une conséquence naturelle à leur système, qu'il est sujet à changement et capable du bien et du mal. Dans cette supposition que Jésus Christ aurait été tiré du néant, ils anéantissent les témoignages que nos saintes Ecritures rendent à l'éternité, à l'immutabilité, à la divinité du Verbe, qui est Jésus Christ même. Nous pouvons, disent ces arrogants blasphémateurs, être fils de Dieu aussi bien que lui; témoin ces paroles : *J'ai engendré des enfants, et je les ai élevés en gloire.* (Is 1,2) Quand on leur objecte celles qui suivent : mais ils n'ont en pour moi que du mépris (Cela peut-il s'attribuer à Jésus Christ, immuable de sa nature ?) ils insistent : «C'est pour cela même que Dieu, dont la prescience lui avait fait connaître que ce fis

n'aurait point de mépris pour lui, l'a choisi entre tous les autres. Mais, demandent-ils, l'a-t-il choisi en vertu d'une nature privilégiée, de préférence à tout autre fils ? comme si Dieu pouvait avoir aucuns fils, soit dans l'ordre naturel, soit d'une autre manière quelconque ! Nullement. «Mais susceptible, comme tout autre, de changement, Jésus Christ fut choisi de Dieu pour l'innocence et la sainteté de sa vie, comme l'auraient pu être Pierre et Paul, si leur vie eût été également irréprochable, mais sans que pour cela il eût fallu conclure de ces derniers que leur filiation eût rien de différent de la sienne.» Ils n'abusent pas moins de ces paroles du divin psalmiste : *Vous aimerez la justice et haïrez l'iniquité; c'est pourquoi le Seigneur votre Dieu vous sacrera d'une huile de joie en une manière plus excellente que tous ceux qui participeront a votre gloire.* (Ps 44,8)

Que le Fils de Dieu n'ait point été tiré du néant, et qu'il soit impossible de supposer un temps où il n'ait point existé, c'est ce que nous concluons affirmativement par les paroles de l'Évangéliste : *Le Fils seul-engendré de Dieu qui est dans le sein de son Père;* (Jn 1,18) expression par laquelle le saint docteur explique clairement que le Père et le Fils sont inséparables l'un de l'autre. Et quand il déclare que *toutes choses ont été faites par lui*, il témoigne bien que le Fils de Dieu ne doit point être compris parmi rien de ce qui a été créé. Car pouvait-il exprimer avec plus de précision la manière d'être qui lui est propre, qu'il ne l'a fait par ces paroles : *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu; toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui.* Car, si toutes choses ont été faites par lui, comment celui qui a donné l'être aux choses ne l'a-t-il pas eu lui-même en un certain temps ? Il est contre toute raison que ce qui crée soit de même nature que la chose créée. Si le Verbe était au commencement; que toutes choses aient été faites par lui, et que toutes les choses créées l'aient été de rien, ce qui établit d'un côté l'égalité la plus absolue entre le Père et le Fils, de l'autre la différence la plus éloignée entre Créateur et création, ce qui était et ce qui a commencé; il est manifeste que le monde, de qui l'origine n'est pas fort ancienne, et que tout ce qu'il renferme, a reçu son être du Père par le Fils. Aussi notre saint évangéliste, considérant la grandeur du Verbe de Dieu existant par sa nature, et ne trouvant rien ni dans le langage, ni même dans l'intelligence des hommes, qui puisse nous en retracer quelque idée, désigne-t-il par d'autres termes l'auteur de l'ouvrage, et l'ouvrage même. Il se garde bien d'emprunter au sujet du premier les mots de création (le Fils seul-engendré de Dieu *qui est dans le sein de son Père;* par opposition à ces paroles, *toutes choses ont été faites par lui*). Non pas que le Verbe de Dieu n'ait point été engendré : le Père seul ne l'a point été; mais c'est que la manière dont il l'a été ne saurait être rendue par aucun langage humain. Que savons-nous si ce secret n'est pas caché même aux célestes intelligences ? Il y a donc de la témérité à vouloir approfondir ce mystère, contre le précepte du sage : *Ne recherchez point ce qui est au-dessus de vous, et ne tâchez point de pénétrer ce qui est au-dessus de vos forces.* (Ec 3,21) Tant d'autres connaissances moins relevées échappent à la science humaine, témoin ce que dit l'Apôtre : *Que l'oeil n'a point entendu, ni le coeur n'a point conçu ce que Dieu a préparé a ceux qui l'aiment.* (I Cor 2,9) Ô hommes ! vous ne connaissez pas le nombre d'étoiles du ciel, ni des grains de sable du rivage, ni des gouttes d'eau de la mer, disait le Seigneur à Abraham, bien que ce soient là des choses à votre portée; quelle insolente présomption ne serait-ce donc pas de chercher à pénétrer la divine essence du Verbe de Dieu, de qui l'Esprit saint lui-même a dit, par la bouche d'un de ses prophètes : *Qui racontera sa génération ?* (Is 53,8) Jésus Christ n'a pas permis à ses apôtres d'en savoir davantage. Ces hommes, qu'il avait choisis pour en faire les colonnes de son Eglise et les conducteurs des peuples, il les a débarrassés du soin de ces laborieuses curiosités, en leur enseignant que c'étaient là des connaissances supérieures à leurs conceptions, et réservées au Père seul : *Il n'y a, leur a-t-il dit, que le Père qui connaisse le Fils; et il n'y a que le Fils qui connaisse le Père.* (Mt 11,27)

C'est le comble de l'extravagance, d'imaginer que le Fils de Dieu, dans la supposition où il aurait eu une existence temporelle, aurait été produit, les choses n'étant pas. Absurde raisonnement, qui fait bien voir que nos adversaires ne s'entendent pas eux-mêmes. Dire, comme ils font : *Il n'était pas*, se doit entendre, soit d'un temps déterminé, soit d'un espace compris dans l'étendue des siècles. Or, s'il est vrai que toutes choses aient été faites par lui, il est évident que tous les siècles, tous les temps et tous les espaces, dans lesquels ce qu'on entend par ces paroles, il n'était point y doit être compris, ont été faits par lui. N'est-il pas contradictoire de dire, que celui qui a fait les temps et les siècles embrassant l'espace où l'on prétend qu'il n'était point, n'a pas toujours été ? Car ce serait une manifeste contradiction, et qui heurte tout bon sens, que l'auteur de quelque chose que ce soit, ne vienne qu'après la chose qu'il a produite. Toutefois, dans leur opinion, l'espace de temps auquel ils veulent que le Fils n'ait pas été engendré du Père,

serait donc plus ancien que la sagesse de Dieu, qui a créé toutes choses; ce qui donne le démenti à nos livres saints, qui l'appellent le premier né de toutes les créatures ? Saint Paul, dans le même sens : *Dieu l'a établi héritier de toutes choses, et a fait le monde par lui. Tout a été créé par lui dans le ciel et sur la terre, les choses visibles et invisibles, soit les trônes y soit les dominations, soit les principautés. Tout a été créé par lui et pour lui, et il est avant toutes choses.* (Col 1,15)

Puis donc que c'est une impiété manifeste de dire que le Fils de Dieu ait été fait de rien, du milieu de ce qui n'était pas; il s'ensuit nécessairement que le Père a été Père de toute éternité. Il est Père, comme ayant un Fils, sans lequel il ne serait point Père; Père parfait, à qui il ne manque rien pour l'être; qui a un Fils engendré de son sein, non dans le temps, ni avec quelque distance, ni de ce qui n'était point auparavant, mais de toute éternité; un Fils, cette sagesse de Dieu, laquelle, en parlant d'elle-même dans les saintes Ecritures, a dit : *J'étais avec lui, et je réglais toutes choses; j'étais chaque jour dans les délices, me jouant sans cesse devant lui.* (Pro 7,30) Dirait-on, sans impiété, que la sagesse, non plus que la puissance de Dieu, n'aient pas toujours été ? C'est un blasphème égal de prétendre que le Verbe de Dieu ne lui a pas été toujours inséparablement uni, de contester à l'un ou à l'autre quelque-une des qualités qui les désignent comme Père et comme Fils. Vous refusez au Fils le titre de *splendeur de la gloire* du Père, (Heb 1,5) que saint Paul lui donne; vous détruisez dans le Père la source de la lumière d'où procède la splendeur; vous niez qu'il ait toujours été la vive image de Dieu, le caractère, l'empreinte de sa substance; vous niez également que Dieu en soit le sublime original; vous anéantisiez la substance même de Dieu. C'en est assez de ces expressions de l'Apôtre, pour faire comprendre qu'il ne faut pas chercher de rapports entre la filiation du Fils de Dieu, et celle des autres enfants des hommes. Car, comme sa substance ineffable surpasse incomparablement l'excellence de toutes les choses, auxquelles elle a donné la naissance; de même sa filiation toute divine n'admet aucune ressemblance avec celle de tous les enfants dont il veut bien être père, mais par la simple adoption. Il est, lui, immuable par sa nature, le composé absolu de toutes les perfections, indépendant, et sans nul besoin; tandis que tous les autres enfants qu'il a adoptés gratuitement sont sujets au changement, et ne peuvent se passer de son secours. Conçoit-on que la sagesse de Dieu ait eu besoin de recevoir quelque accroissement ? que celui qui est la vérité par essence, et conséquemment le Verbe de Dieu, qui n'est autre que sa sagesse et sa vérité, ait eu à faire des acquisitions successives ? Quel surcroît de vigueur ou de clarté pourraient recevoir la vie et la lumière véritables, éternelles ? D'après ces principes incontestables, combien ne devient-il pas plus impossible encore, et plus contraire à la nature, que la sagesse ait pu être susceptible de folie, la puissance de Dieu sous l'empire de la faiblesse, sa raison obscurcie par l'ignorance ou le caprice, la lumière offusquée par les ténèbres ! Alliance monstrueuse, que l'apôtre saint Paul repousse par ces paroles : *Qu'y a-t-il de commun entre la lumière et les ténèbres ? quel rapport y a-t-il entre Jésus Christ et Bélial ?* (II Cor 6,14) Que les hommes et les anges, qui sont les productions de sa puissance, aient été bénis de ses mains pour croître en grâce et en mérite, conformément à sa loi, pour éviter le mal et pratiquer le bien; qu'en conséquence de l'adoption qui en a été faite, ils aient été élevés à la dignité d'enfants de Dieu, comme récompense de leurs bonnes actions; ce n'est pas là cette filiation directe, propre, d'un ordre tout particulier, dont parle saint Paul, et qui lui a valu les adorations du ciel, de la terre et des enfers. Quand il dit que Dieu *n'a pas épargné son propre Fils, mais qu'il l'a livré à la mort pour nous*, (Rom 8,32) il distingue nettement le propre Fils de Dieu, d'avec nous autres hommes qui n'étions pas ses enfants, mais qui le sommes devenus. Nous lisons de même, dans l'Evangile : *Voilà mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toute mon affection;* (Mt 3,17) et dans le livre des psaumes : *Le Seigneur m'a dit : Tu es mon Fils.* (Ps 2,7) N'est-ce pas là reconnaître en lui une filiation particulière et exclusive; déclarer qu'il n'y en a point d'autres qui le soient ? Ces autres paroles : *Je vous ai engendré dans mon sein avant l'aurore,* (ps 109,3) y laissent-elles le moindre équivoque ? Et les peut-on concilier avec l'idée qu'il soit devenu Fils par l'innocence et la sainteté de sa vie, par ses progrès dans le bien, plutôt que par le privilège de sa nature ? D'où vient que le Fils seul-engendré du Père ne saurait perdre sa qualité de Fils, au lieu que les enfants de l'adoption, qui ne la tiennent que de la sainteté de leur vie et de la grâce du Seigneur, peuvent en être déchus. Nous en avons des exemples dans l'Ecriture, que je crois inutile de rappeler à des hommes qui les connaissent aussi bien que moi, et dont la foi s'accorde si bien avec la nôtre. Il me suffira de vous remettre sous les yeux, que la doctrine que nous combattons, est la même qu'élevèrent, il n'y a pas longtemps, parmi nous, Ebion, Artemas, Paul de Samozate, évêque d'Antioche, dans qui elle a été condamnée par un jugement de tous les évêques, et ses auteurs retranchés du sein de l'Eglise. Ceux que nous vous dénonçons aujourd'hui, ont bu à la même

coupe d'impiété; ils en ont épuisé jusqu'à la lie. Rejetons malheureux, sortis d'une lige empoisonnée ! Ce sont Arius et Achillas. Avec eux, trois évêques ordonnés en Syrie, par je ne sais quel moyen, lesquels se sont associés à leurs erreurs, qu'ils autorisent par leur approbation, et attisent l'incendie allumé par ces furieux. La cause de ces évêques vous est réservée. Ils ont à la bouche les passages de l'Écriture où il est parlé de la passion du Sauveur, de ses abaissements, de sa pauvreté, et des souffrances auxquelles il a bien voulu s'assujettir pour notre salut; comme si tout ce qui nous est raconté se réduisait à ne présenter en lui qu'un pur homme. Mais les textes éclatants, qui attestent la plénitude de sa divinité et l'éternité de sa divine nature, ceux qui nous racontent sa gloire et son identité avec le Père, comme ceux-ci : *Mon père et moi ne sommes qu'un.* (Jn 10,30) Et cette réponse de Jésus Christ à Philippe : *Celui qui me voit, voit aussi mon Père;* c'est-à-dire qu'il le voit comme dans un miroir pur et vivant de la nature divine. Ils les passent sous silence. Les saints disent quelque chose de semblable dans les psaumes, où nous lisons : *Nous verrons la lumière dans votre lumière.* (ps 33,10) C'est pourquoi, quiconque honore le Fils, honore le Père; et réciproquement. Toute parole impie proférée contre le Fils, retombe sur le Père.

Après cela, personne ne s'étonnera des calomnies qu'ils ont inventées contre moi et contre mon peuple fidèle. Des hommes qui ont osé s'en prendre à la divinité du Fils de Dieu, ne devaient pas nous traiter avec plus de ménagement. Ils nous attaquent par des injures, après qu'ils se sont permis des blasphèmes impies contre la personne de Jésus Christ. Qu'on les rappelle à l'antiquité, ils s'en tiennent offensés; personne n'a vécu jusqu'ici qui mérite de leur être comparé. Ils ne permettent pas davantage qu'on leur oppose ceux qui furent nos maîtres dans notre jeunesse. A les en croire, il n'est dans tout l'épiscopat personne qui ait acquis seulement une capacité médiocre. Il n'y a qu'eux de sages. Il n'y a qu'eux de parfaits, et qui aient découvert la véritable doctrine, restée jusqu'ici cachée et impénétrable au reste des hommes. Etrange renversement d'esprit ! excès de démente ! vanité sacrilège, qui étend sur leurs yeux un voile épais, et jette dans leurs âmes un fanatisme impie ! Ni l'autorité sacrée de nos saintes Écritures, ni le commun acquiescement de nos collègues à la même folie, ni le concert universel d'hommages rendus à Jésus Christ, n'ont pu fléchir leur superbe audace. Leur impiété surpasse celle des démons eux-mêmes; car ceux-ci ne se permettraient pas de proférer aucune parole outrageante contre la personne du Fils de Dieu.

Telles sont les réponses que nous avons opposées à ces détracteurs de Jésus Christ, dans nos entretiens avec eux. Pour en éluder la force, ils essaient à leur tour, de faire retomber sur nous le reproche de reconnaître deux êtres qui ne sont point engendrés. Car voici l'alternative où ils prétendent nous enfermer : «Ou le Fils de Dieu a été fait de ce qui n'était point auparavant; ou bien il y a deux êtres qui n'ont point été faits.» Il ne sauraient comprendre qu'il y a une distance énorme entre le Père qui n'a point été engendré, et les créatures qu'il a produites de rien; et que le Verbe tient en quelque sorte le milieu, parce que le Père l'ayant engendré, a tiré par lui les créatures du néant. C'est ce que le fils même témoigne par ces paroles : *Quiconque aime le Père, aime aussi le Fils y qui est sorti de lui.* (I Jn 5,1) Nous croyons, avec l'Église catholique, un seul Père qui n'a été engendré, et qui n'a aucun auteur de son être; qui ne peut être ni différent de lui-même, ni susceptible de changement; qui n'est capable ni d'augmenter, ni de décroître; qui a donné aux hommes la loi, les prophètes et les Évangiles; qui est le souverain Seigneur des patriarches, des apôtres et de tous les saints. Nous croyons en un seul Jésus Christ, Fils seul-engendré de Dieu, lequel n'a point été fait de rien, mais a été engendré de Dieu son Père, non à la façon des corps, par incision, par division, par écoulement, comme le prétendaient Sabellius et Valentin; mais d'une manière tout ineffable, selon ces paroles du prophète, que nous avons déjà rapportées : *Qui racontera sa génération ?* parce qu'il n'est point d'esprit créé qui le puisse comprendre, non plus qu'il n'y en a point qui puisse comprendre le Père. Ceux que l'Esprit de vérité anime ne me demanderont pas de le leur expliquer. Vous entendez encore à vos oreilles la voix de Jésus Christ, qui nous enseigne que *nul ne connaît qui est le Fils que le Père, ni qui est le Père que le Fils.* Nous avons appris que le Fils n'est sujet à aucun changement, pas plus que le Père; qu'il n'a besoin de rien, non plus que lui; qu'il est parfait comme son Père, et qu'il n'est différent de lui qu'en ce qu'il a été engendré, au lieu que le Père ne l'a point été; qu'il est la parfaite image de son Père : or, l'image, pour être parfaite, doit retracer tous les caractères de ressemblance, qui la rapprochent le plus immédiatement de son parfait original. Nous expliquons, en conséquence, la parole : *Le Père est plus grand que moi,* par la croyance que le Fils procède toujours du Père, comme étant la splendeur de sa gloire et la figure de sa substance. Que personne ne s'imagine pouvoir conclure de ce que nous disons, que le Fils procède toujours du Père, qu'il n'a point été engendré, comme croient ceux qui ont l'esprit aveuglé. Car, dire que le

Verbe était, dire qu'il a toujours été, dire qu'il a été avant tous les siècles, ce n'est point dire qu'il n'a point été engendré. L'esprit de l'homme ne saurait inventer aucun terme qui signifie ce que c'est que de n'avoir point été engendré, comme l'opinion que j'ai de la pureté de votre foi me persuade que vous tenez tous. En effet, tous ces autres noms semblent ne signifier rien autre chose que la production du temps; mais ils ne peuvent exprimer dignement la divinité du Fils de Dieu, ni son antiquité, s'il est permis de parler ainsi. Il est vrai que les saints pères s'en sont servis quand ils ont tâché d'expliquer ce mystère le moins imparfaitement qu'il leur était possible; et ils s'en sont excusés en même temps, en reconnaissant franchement qu'ils ne pouvaient aller plus avant. Que si quelqu'un, sous prétexte que les connaissances imparfaites sont abolies, prétend qu'une bouche mortelle peut prononcer des paroles qui soient au-dessus de la portée de l'esprit humain, il est clair que celles-ci : *Il était, ou toujours, ou avant les siècles*, ne sont pas de cette nature, et qu'elles ne signifient pas la même chose que non engendré. Il faut donc conserver au Père, qui n'a point été engendré, sa dignité, en avouant qu'il n'a aucun principe de son être, et rendre au Fils l'honneur qui lui est dû, en confessant qu'il est engendré par son Père de toute éternité, et en lui déférant le culte qui lui appartient. Servons-nous de ces termes en parlant de lui : *Il était, toujours et avant les siècles*. Ne nions point sa divinité; attribuons-lui une ressemblance parfaite avec son Père, comme à une image très fidèle; publions qu'il n'y a que le Père qui n'ait point été produit, puisque le Sauveur a dit : *Mon père est plus grand que moi*. Nous faisons en outre la profession de croire qu'il y a, conformément à la doctrine des saintes Ecritures, un saint Esprit qui a renouvelé les saints de l'ancien Testament et les docteurs du nouveau. Nous confessons une seule Eglise catholique et apostolique qui ne peut jamais être vaincue, quand tout le monde s'élèverait contre elle, et qui dissipe toutes les entreprises impies des hérétiques, selon la magnifique promesse que lui en a faite son divin époux par ces paroles : *Ayez confiance, j'ai vaincu le monde*. (Jn 16,33) Nous croyons la résurrection des morts, dont Jésus Christ notre Maître a été les prémices; ayant vécu parmi les hommes dans une chair véritable, non imaginaire, qu'il avait prise au sein de Marie, enfantrice de Dieu. S'étant incarné dans la plénitude des temps, pour nous purifier de nos péchés, il a été crucifié; il est mort, sans que sa divinité ait eu rien à souffrir de son alliance avec son humanité; il est ressuscité, est monté au ciel, et est assis à la droite de la majesté du Père. Tel est l'abrégé de la doctrine que nous enseignons et que nous prêchons. C'est la doctrine de l'Eglise apostolique, pour laquelle nous sommes prêts à verser tout notre sang.

Arius, Achillas, d'autres ennemis comme eux de la vérité, qui se sont élevés contre cette doctrine, ont été chassés de l'Eglise, selon ce que dit saint Paul : *Si quelqu'un vous annonce un évangile différent de celui que vous avez reçu, qu'il soit anathème, quand il serait semblant d'être un ange descendu du ciel*. Que personne d'entre vous ne les reçoive, puisqu'ils ont été condamnés par tous nos frères, et que personne n'écoute ce qu'ils disent, ni ne lise ce qu'ils écrivent. Ce sont des imposteurs de qui la bouche est toujours fermée à la vérité. Joignez-vous à nous pour réprimer leur insolence, comme l'ont fait grand nombre de nos collègues qui, animés contre eux de la plus juste indignation, nous ont écrit à ce sujet, et ont signé notre profession de foi. Je vous fais passer le tout par le diacre Appion, mon fils. Ce sont des lettres des évêques de l'Egypte, de la Thébaïde, de la Lybie, de la Pentapole, de la Syrie, de la Lycie, de la Pamphylie, de l'Asie, de la Cappadoce et des autres provinces voisines, dont j'ai la ferme confiance que vous suivrez l'exemple, pour m'envoyer aussi les vôtres. De tous les moyens à employer pour la guérison de ceux qui ont reçu quelque atteinte dans leur foi, je n'en connais point de plus efficace pour prévenir ou arrêter l'égarement des peuples, que de leur faire voir le consentement des évêques qui condamnent l'erreur. Voici les noms des hérétiques qui ont été condamnés. Entre les prêtres, Arius. Diacres : Achillas, Euzoius, Æthale, Lucius, Sarmate, Jules, Menas, un autre Arius, Hellade .